

Faidherbe parcourut les remparts, et il doit partir bientôt pour Lille. Quelques personnes prétendent au contraire qu'il attend Gambetta ce soir.

Quoi qu'il en soit, on a commencé ce matin à travailler à la pose du fameux câble qui doit relier notre ville à Bordeaux. Le navire l'Entrepreneur qui l'a apporté malgré les réclamations de M. de Bernstorff à Londres, était en rade depuis avant-hier. Aujourd'hui on a procédé à l'attache originelle du bout de ce câble à l'aide de bateaux spéciaux, de bateaux accessoires, dont un remorqueur, d'ici, et de chevaux de trait. Il y a eu quelques avaries causées par une des embarcations employées par suite de l'agitation causée par une assez forte brise. C'est à Gravelines que l'attache principale doit avoir lieu. Je vous tiendrai au courant de l'opération.

Hier, nos artilleurs mobilisés ont quitté la ville se rendant à Valenciennes pour aller de là à Maubeuge.

Depuis quelques jours on attend de forts canons de quatre-vingt, lesquels peuvent lancer des projectiles pesant quarante kilogrammes. Comme vous le voyez, la ville se prépare à se défendre, si on l'attaque; mais, pour ma part, je ne crois pas du tout à cette attaque, pour le moment, du moins.

Nous avons tout près d'ici, au fort Français, près de 200 soldats prussiens. A Bergues, il y a quelques officiers, qui sont logés à l'hôtel. Les soldats du fort Français sont dans les casernes.

(Echo du Nord)

Aubange (frontière belge), jeudi 26 janvier 5 h. soir.

De même que, parti pour le bombardement de Verdun, je suis arrivé pour le voir malheureusement capituler, de même; curieux d'assister au siège de Longwy, j'entre dans cette place avec l'ennemi.

Hier soir, à Arlon, on m'apprit que le commandant avait rendu la forteresse, et dès le jour la gare fut encombrée d'habitants de Longwy qui avaient abandonné leur domicile avec leurs objets précieux, et de curieux accourus de tous les environs. Vous savez probablement que les trains ne dépassent pas Athus, dernière station belge, à 6 kilomètres de la forteresse.

Descendant de wagon, cette foule énorme se répandit sur la voie ferrée, se dépêchant à l'envie, les jeunes, poussant les vieux afin d'arriver plus vite. Nous parvîmes, en suivant le railway, jusqu'à la ville basse qui n'a nullement souffert; à notre droite s'élevait la ville haute, qui seule est fortifiée et à laquelle on arrive par une série de rampes longeant la montagne en zig-zag.

La porte monumentale d'entrée, ou porte de France, à son fronton compromis; les habitations proche des remparts ont peu souffert, mais au centre, tout un pite de maisons est détruit et fumé encore. Sur le reste de la ville et dans les casernes, dégâts moins importants. L'église est à moitié ruinée; sa tour carrée, sur laquelle l'ennemi voyait le drapeau de la République, est aujourd'hui échan-crée, taillée en biseau.

Plusieurs casernes et les poudrières ont été percées par des projectiles évalués au poids de 60 kil., c'est ce qui a fait rendre la ville, très bien défendue par la ligne, les douaniers et les gardes nationaux. En somme les fortifications ont peu souffert. L'hôpital, sur lequel on n'avait pas arboré le drapeau de Genève, a été écrasé, on a alors hissé le signe de la convention, mais en peu d'instants les Prussiens ont percé de leurs projectiles l'étendard à la croix rouge.

Pas d'habitants tués, six soldats seulement, et quelques blessés. Les Prussiens sont entrés ce matin avec leurs

abominables fibres, ils ont tiré en réjouissance 60 coups de canon à poudre. Ce sont des landwehrs poméraniens. On remarquait beaucoup de superbes cuirassiers blancs portant le casque moyen-âge à couvre-nuque prolongé. Hélas! Prussiens, au moyen-âge on choisissait dans la mêlée son adversaire, mais vous, vous ne savez que démolir à distance et incendier à longue portée!

Les conditions de la capitulation sont celles de Verdun; garnison prisonnière; pas de contribution en argent. Les Prussiens cherchent à se montrer aimables avec le beau sexe qui parle allemand détestable. Encore une place forte prise.

(Id.)

L'Echo du Luxembourg reçoit les nouvelles suivantes de Longwy:

Il n'y a ici personne à accuser. Tous ses défenseurs ont fait leur devoir. Il ne faut accuser que la puissance de l'artillerie prussienne, qui en si peu de jours a complètement démonté toutes les batteries françaises.

Les dégâts sont assez considérables et peu d'habitants n'ont pas été atteints.

Les rues sont couvertes d'éclats d'obus. Partout on trouve des morceaux de fusil, des cartouches et jusqu'à des équipements militaires que l'on foule aux pieds.

Les fuyards rentrent rapportant une partie du mobilier qu'ils avaient mis en sûreté. En retrouvant leur demeure et parfois seulement l'emplacement, ce sont des lamentations à n'en pas finir et du reste parfaitement justifiées.

Le général prussien a fait son entrée aujourd'hui, et comme bien venue, il a annoncé à ses soldats la reddition prochaine de Paris. A cette annonce ils ont poussé un hurra qui fait honneur à leurs poumons.

Les Français avaient enfoncé les tonneaux et dans certaine cave on aurait pu se livrer à l'exercice de la natation. Le jour de la reddition on vendait le sac de farine de 100 kilos cinq francs. Enfin les vivres gaspillés auraient pu nourrir des milliers de pauvres pendant la saison morte. En effet, Longwy avait des approvisionnements pour trois ans. Plutôt tout anéantir que rien laisser aux Prussiens. Voilà la guerre! c'est magnifique.

Pour terminer, laissez-moi vous conter ce qui est arrivé, hier, à une honorable famille belge qui habite près de Longwy.

Lorsque Longwy fut sur le point d'être cerné, cette famille amena en Belgique deux petites filles, dont l'aînée peut avoir 7 ans et la plus petite 5. L'amour filial les poussant, elles profitèrent d'un moment où elles n'étaient pas surveillées pour prendre la fuite. Les affaires allèrent bien jusqu'à quelque pas avant Mont-Saint-Martin.

A l'entrée du village il y avait un poste prussien et les sentinelles se promenaient de long en large sur la route. Ce point leur parut infranchissable, et elles se mirent à pleurer à chaudes larmes. Enfin, une idée vint à la plus petite et elle dit à sa sœur: Avançons et crions vive le roi de Prusse, alors ils ne nous feront rien.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et voilà ces deux beaux petits anges, montant la côte de Mont-Saint-Martin criant de toute la force de leurs poumons et le cœur galopant de crainte: Vive le roi de Prusse! Les sentinelles franchies, elles se mirent à courir de nouveau et arrivèrent près de leurs parents dans une agitation facile à comprendre. Elles ne furent pas grondées et je dois même dire que les baisers ne leur manquèrent pas. Je crois

encore entendre la voix chevrotante de la pauvre petite contant le stratagème qu'elle avait inventé.

### M. Guizot et M. Gladstone

M. Guizot a adressé la lettre suivante à M. Gladstone:

Mon cher M. Gladstone,

« Parmi toutes mes tristesses il y en a une que j'hésite à faire connaître, tant elle vous paraîtra le produit d'une présomption exagérée.

Je crois qu'il y a des moyens de mettre un terme aux souffrances de la France, mon pays, aux dangers qui menacent l'Europe, ainsi que mon pays, car toutes les nations unies sous le nom européen et placées si près l'une de l'autre dans ce coin de l'univers, forment une grande société et ont des intérêts communs et une destinée commune.

« Je dis que je crois qu'il existe des moyens de mettre un terme à ces maux affreux, et, hélas! je suis désolé de penser que votre noble pays, l'Angleterre, peut faire plus qu'elle n'a tenté jusqu'à présent. Dans toutes les questions qui touchent à la paix de l'Europe et au droit politique et moral, l'Angleterre doit consacrer au monde ses plus puissants efforts.

« Je le répète, il faut me pardonner une confiance dans mes propres vœux qui est peut-être présomptueuse. La profondeur et l'intensité de ma conviction doivent plaider mon excuse.

« Jusqu'à ce moment j'ai compris — quoique je l'ai profondément regretté — l'extrême prudence de l'Angleterre dans la lutte qui a eu lieu entre la France et la Prusse. Il n'est pas douteux que dans le principe la France ne fut dans son tort, pendant que la Prusse faisait preuve d'une grande modération et de bon sens.

La Prusse a accédé au vœu de la France en faisant retirer la candidature du prince de Hohenzollern au trône d'Espagne. Et soudainement on vit la France avancer une prétention futile, extravagante et presque sans précédent. La Prusse le comprit, et refusa d'y faire droit et c'est alors que la France lui déclara la guerre. Comme un prétexte si frivole la France prit une pareille initiative, toute l'Europe rejeta sur elle toute la responsabilité de la guerre.

« Je parle de la France à dessein et dans l'idée que mon langage sera d'accord avec les apparences. Mais en fait, ce qui s'appelle vraiment et réellement France n'approuvait pas la guerre et ne la désirait pas. Le gouvernement impérial résolut d'aller en guerre et entraîna le pays avec lui. Les anciennes passions guerrières de la nation se réveillèrent par l'appel du gouvernement. Le parti politique dominant vota tout ce qui fut demandé, parce qu'il avait besoin de soutenir le pouvoir dont il faisait son profit.

Malgré les cris de: « A Berlin! à Berlin! » qui se firent entendre dans les rues, il ne manqua pas de se produire des protestations judicieuses et patriotiques, et les véritables intérêts et les désirs réels de la nation ne pouvaient être tout ensemble méconnus. Il n'est pas étonnant que l'Europe fut trompée; et une nation qui possédait encore quelque restant de liberté, comme la France l'avait à cette époque, doit payer la pénalité encourue par des actes qu'elle avait tolérés, juste comme si elle en était l'auteur.

La pénalité a suivi promptement. La Prusse sans nul doute très-prévoyante et préparée à tout événement, était mieux à même de commencer la guerre et de repousser une attaque que la France qui

a été la première à prendre les armes. Cette guerre « follement entreprise et ineptement conduite, » comme M. Thiers l'a judicieusement fait observer, n'a été qu'une longue série de désastres. Mais le malheur a amené avec lui une révélation: il a ouvert les yeux de la France sur sa position véritable et lui a montré aussi la nature réelle du gouvernement qui l'a entraîné dans cette guerre. Par la volonté de toute la nation et à son entière satisfaction, la dynastie impériale a été promptement renversée. La crise militaire actuelle rend la nation triste et inquiète; mais elle est résolue, pour l'avenir, à diriger ses propres affaires, de rétablir la paix et en même temps de maintenir sa sécurité et sa dignité.

Jamais conquérant n'a eu, de plus superbe occasion que la Prusse après ses victoires de Wörth et de Sedan; elle aurait pu faire une paix magnanime et assurer des conditions et des garanties exceptionnelles favorables. C'était une de ces occasions que l'empereur Napoléon I<sup>er</sup>, s'il avait remporté une grande victoire, eût saisie immédiatement avec satisfaction. Il eût fait à l'instant une paix avantageuse, même si à une autre époque, il aurait dû reprendre ses desseins plus ambitieux.

Mais la Prusse n'a pas l'habileté de Napoléon I<sup>er</sup>. Enivrée par le triomphe, elle voulut en cueillir les fruits, et non-seulement elle continua la guerre, mais encore elle divulga sur le champ ses visées. Toute l'Allemagne prussienne, armée et nation, réclama la cession de l'Alsace et de la Lorraine. « A Paris! » devint le cri populaire, juste comme en France on avait crié d'abord « à Berlin! » Le roi Guillaume, disait-on, ne traiterait la paix qu'à Paris. Depuis lors c'a été la Prusse et la Prusse seule qui désirait la guerre qui obligea la France à combattre. Le désir de vengeance et le désir de conquêtes sont inscrits sur ses drapeaux, et la guerre qu'elle fait en ce moment est une guerre d'agression; mais nous n'avons maintenant d'autre but, d'autre désir que de défendre la France.

Puis-je vous demander si vous avez soigneusement pesé tout ce qu'un pareil changement signifie et ce qu'il indique?

Il y a eu bien des choses dans la politique générale de l'Europe depuis 1815, que nous condamnons et regrettons. On a provoqué le mécontentement populaire quand on aurait dû calmer ce sentiment; bien des réformes sociales auraient pu être accomplies qui restent à l'état de projet. Mais malgré toutes les fautes qui marquent notre époque, — fautes de gouvernants et de sujets, d'hommes politiques et de gouvernement populaire, — un grand et nouveau principe a rencontré la reconnaissance universelle dans la politique de l'Europe depuis un demi-siècle.

Il n'avait jamais été question d'une guerre d'ambition dans le but d'une conquête; aucune puissance européenne n'avait tenté de s'agrandir aux dépens des autres puissances, et le respect pour la loi internationale et la paix était devenu la maxime fondamentale de la politique internationale. Les changements territoriaux ont été rendus nécessaires dans certains pays par suite des révolutions; mais de pareils changements n'ont jamais été reconnus avant d'avoir été contrôlés et sanctionnés par l'Europe.

La Belgique et la Grèce ne passèrent pas au rang d'Etats européens avant d'avoir passé par ces épreuves. En 1844 et 1848, l'empereur Nicolas, dans une conversation intime avec le ministre anglais à St Pétersbourg, proposa que la Russie et l'Angleterre s'uniraient pour attaquer la Turquie, de manière que la décadence de l'empire ottoman pourrait, comme il le disait, se terminer par une conquête; mais à leur grand honneur, deux ministres anglais — lord Aberdeen et lord John

Russell — répudièrent cette proposition comme une tendance à violer les lois internationales et de rompre la paix de l'Europe.

### LES CONSEILS GÉNÉRAUX

A propos de la dissolution des conseils généraux, il nous paraît utile de récapituler le détail des sommes que ces assemblées ont votées jusqu'à ce jour pour la défense nationale.

	Fr.
1 Ile-et-Vilaine.....	700 000
2 Sarthe.....	1 000 000
3 Loir-et-Cher.....	420 000
4 Maine-et-Loire.....	1 000 000
5 Vendée.....	1 800 000
6 Hérault.....	1 000 000
7 Côtes-du-Nord.....	650 000
8 Vienne.....	900 000
9 Somme.....	985 000
10 Indre, impôt de 10 c. 950 m. additionnels pour 1870.....	
11 Calvados.....	3 000 000
12 Morbihan.....	450 000
13 Haute-Loire.....	500 000
14 Haute-Saône.....	500 000
15 Allier.....	1 000 000
16 Lozère.....	150 000
17 Manche.....	3 800 000
18 Nord.....	15 000 000
19 Yonne.....	1 700 000
20 Orne.....	2 500 000
21 Creuse.....	300 000
22 Pas-de-Calais.....	3 634 897
23 Ardèche.....	1 000 000
24 Loire-Inférieure.....	1 000 000
25 Savoie.....	500 000
26 Doubs.....	900 000
27 Cantal.....	300 000
28 Lot.....	1 000 000
29 Haute-Savoie.....	1 000 000
30 Puy-de-Dôme.....	2 500 000
31 Landes.....	500 000
32 Nièvre.....	1 007 995
33 Corrèze.....	500 000
Total.....	50 707 805

### PONSON DU TERRAIL

Nous lisons dans le *Moniteur Universel* une cruelle douleur vient se joindre à toutes nos tristesses. Notre collaborateur et ami M. Ponson du Terrail est mort hier soir vendredi, à 6 heures à Bordeaux, après une maladie de quelques jours. Samedi dernier, il se mit au lit, et les accidents les plus graves se déclarèrent dès lundi.

Et pourtant hier matin encore, nous espérions que la mort serait grâce à ce cerveau qui s'était montré toujours si plein de vie.

Tout le monde connaît le romancier fécond, l'aimable conteur; c'est par milliers que se comptent ses lecteurs, et par centaines ses ouvrages. Nous ne parlerons aujourd'hui de l'écrivain que pour citer, à sa louange, un mot d'un maître, Mérimée, auquel on demandait un roman à lire: « Prenez un roman de Ponson du Terrail, dit-il, cet homme a une imagination qui me surprend toujours. »

Il est mort, entouré des soins les plus touchants de sa femme, qu'il avait dévoué ici pour la soustraire à l'envahissement de sa demeure, occupée par les Prussiens.

Ponson du Terrail n'avait pas atteint sa quarante-deuxième année! Combien d'œuvres nous prometait-il encore. Mais si nous ressentons la perte du collaborateur, c'est surtout l'ami que nous regrettons.

Devant cette tombe si brusquement ouverte, nous ne trouvons d'expression que pour notre douleur. — Paul Dalloz.

deux, laquelle choisiriez-vous?

— Impossible, madame, que je me figure jamais un cas pareil, s'écria-t-il avec un véritable effroi. Jamais je ne me permettrais de penser si témérairement à l'égard de deux princesses légitimes.

— Admettons donc qu'elles n'en soient pas, qu'elles soient des dames de votre rang, et que votre choix soit circonscrit entre elles, à laquelle donneriez-vous la préférence?

— Il garda le silence et baissa les yeux d'un air pensif.

« La vérité! s'écria Marie-Thérèse, la vérité! Exprimez votre pensée librement et sincèrement. Je vous donne ma parole impériale de ne pas me fâcher, quoique vous puissiez dire, et d'en garder inviolablement le secret. Laquelle donc serait votre élue? »

— Eh bien, puisque V. M. l'ordonne, reprit le comte avec une piteuse grimace, je dirai donc la vérité: j'avoue que, si j'étais entièrement libre d'agir à ma guise, je n'épouserai, c'est bien positif, ni l'une ni l'autre. Mais, si l'on me mettait le couteau sur la gorge et que je n'eusse pas d'autre moyen de salut, je choisirais la princesse de Bavière, parce que...

— Allons, continuez sans crainte. Le comte poussa un profond soupir; puis, rassemblant tout son courage, il reprit son courage, il prit: « Parce qu'elle a au moins un peu de gorge! »

Marie-Thérèse partit d'un cordial éclat de rire. « Vous avez raison, dit-elle; votre préférence est parfaitement

motivée. Merci de votre franchise; je prendrai vos paroles en sérieuse considération.

— Mais votre Majesté a daigné me promettre le secret, s'écria le comte d'une voix larmoyante, en joignant les mains d'un air suppliant.

— Et je tiendrai ma promesse. J'espère, cependant, que vous ne m'avez pas dit la vérité toute pure, et que les princesses ne sont pas aussi disgraciées de la nature que vous le prétendez.

Les projets de l'impératrice commencent à se réaliser. Son fils Joseph, qui vient d'être couronné roi des Romains à Francfort, est à peine de retour à Vienne qu'elle s'attache à lui faire sentir qu'il est de son devoir de se remarier. D'abord il refuse énergiquement; mais cédant enfin aux raisons de Marie-Thérèse et aux prières de l'empereur: « J'accepterai, dit-il, telle femme que m'imposera la politique. »

Comme on lui a laissé alors le choix entre les deux princesses que nous savons, il a témoigné le désir de les voir avant de se prononcer, et on lui a ménagé les moyens dans deux parties de chasse, où il a été censé ne faire leur rencontre que par pur hasard. Il a donné la préférence à Joséphe de Bavière, la trouvant moins laide que Cunigonde de Saxe, et le mariage a été fixé au 22 janvier 1765.

La joie règne au palais impérial et dans toute la bonne ville de Vienne; car cet heureux jour a vu la princesse va

faire son entrée dans la capitale de l'Autriche et être unie sur-le-champ au roi des Romains.

Ce dernier est seul et pensif dans ce même cabinet où il s'était tenu enfermé après la mort d'Isabelle, jusqu'au moment où les consolations de sa sœur Christine l'avaient arraché à sa solitude et à son chagrin.

Ces cruelles consolations avaient atteint leur but; les larmes de Joseph s'étaient tariées depuis qu'il savait, par les lettres d'Isabelle, qu'elle n'avait jamais aimé. « Elle m'a trompé, se dit-il en ce moment avec amertume; son sourire, son regard, son amour, tout cela n'était que mensonge et hypocrisie. Non, je ne puis plus avoir, je n'aurai plus désormais confiance en personne. Si cette Joséphe ne m'était si indifférente, j'aurais pitié d'elle, car le sort de la reine des Romains ne sera guère digne d'envie. »

Le bruit sourd d'un coup de canon lui apprit qu'il était temps de se porter à la rencontre de sa fiancée.

Quant à cette princesse, son cœur se serrait de plus en plus à mesure qu'elle approchait de Vienne. « Quelle réception, se demandait-elle, m'attend à la brillante cour de Marie-Thérèse, moi qui ne possède ni avantages extérieurs, ni talents, ni instruction? Je n'ai vu qu'une seule fois le roi des Romains, et cependant je l'aime; mais lui, au lieu de répondre à cet amour, n'éprouvera-t-il pas plutôt de l'aversion pour une femme qu'on lui impose et qui n'est pas digne de

lui? »

Les deux cortèges se rencontrèrent à peu de distance de la ville. Joseph mit pied à terre, accueillit cérémonieusement la princesse et l'aida à descendre de voiture, puis ils montèrent à cheval et traversèrent Vienne côte à côte — au milieu d'un immense concert d'acclamation de joie — sans échanger une parole. A la sortie de la capitale, la princesse prit place dans le plus magnifique équipage de Marie-Thérèse, et le cortège poursuivit sa route jusqu'à Schonbrunn, Joseph toujours à cheval, ne quittant pas la portière.

Au bas du grand escalier, l'empereur offrit la main à la princesse et la conduisit auprès de Marie-Thérèse, aux genoux de laquelle elle tomba en balbutiant: « Grâce, Majesté, grâce! » Et, en dépit de l'étiquette et du cérémonial, elle lui couvrit la main de baisers et de larmes.

Une expression de froid dédain ridait le visage des courtisanes, et les archiduchesses s'entre-regardèrent avec un sourire moqueur. Mais Marie-Thérèse, dont le noble et véritable cœur de femme comprenait bien cette profonde anxiété, releva la princesse et la baisa au front. « Sois la bienvenue, ma fille! lui dit-elle de sa voix pleine et sonore; que le bonheur descende sur toi et ne quitte pas! — Venez, mes enfants; rendons-nous à la chapelle! »

Le cérémonial exigeait que le mariage eût lieu sur l'heure, afin que la princesse pût être traitée et complimentée immé-

diatement après avec tous les honneurs dus à la reine des Romains. A l'entrée de la chapelle, Marie-Thérèse prit la main de Joséphe et la posa dans celle de son fils. Pendant que le jeune couple se rendait à l'autel pour faire bénir son union par le cardinal Migazzi, le roi des Romains se pencha vers sa fiancée, et, sous l'influence de la gravité et de l'angoisse du moment, il lui dit avec une profonde compassion: « Pauvre Joséphe, je vous plains! »

### CHAPITRE XVII.

#### LE SOIR DU MARIAGE.

Les fêtes de ce grand jour étaient terminées. L'impératrice en personne avait conduit la jeune reine des Romains à ses appartements et était restée près d'elle jusqu'à ce que ses femmes, après l'avoir dépourvue de son riche et pesant costume d'apparat, l'eussent revêtue de son négligé de dentelle. Marie-Thérèse lui avait alors ôté, de ses propres mains, la couronne de myrte et le diadème de diamants, orné la tête d'un léger bonnet de nuit des plus coquets, et puis elle l'avait baisée au front en souriant.

Un instant après, la princesse, restée seule, se promenait, tremblante d'anxiété, dans son immense chambre, embellie avec un luxe inouï. Sa poitrine était